Henri Chopin

Sound Poetry, The Anthology – Alga Marghen (1946-1972)

C'est donc en dehors des chemins couramment balisés par le langage que les poètes sonores ont un jour décidé de faire du bruit à partir de la voix, de la parole, de son énonciation et de son flux. C'est ainsi qu'ils ont exploré les mots sans relâche, « contre la poésie » comme Guy Debord s'avérait « contre le cinéma », en enchevêtrant parfois leurs formes abstraites fragmentées. Dans les cas les plus extrêmes, leurs timbres ont même été carrément trafiqués grâce aux magnétophones à bandes, jusqu'à flirter avec les limites de la sémantique et la perte totale de sens.

Tous ces poètes (entre autres influencés par les futuristes, Dada ou Fluxus) ne travaillent cependant pas de la même façon (ce dont rendent compte des manifestations régulières), au point que l'on peut pratiquement les classer par familles – par exemple, certains ne font que détourner des traditions orales primitives, tandis que d'autres explorent les possibilités offertes par la technique. De cette diversité, l'un d'entre eux, Henri Chopin, a rendu compte avec une précision maniaque, au travers d'un ouvrage de référence (*La Poésie sonore internationale*, Jean-Michel Place) et d'une revue sonore ou revue-disque, active entre 1964 et 1974: OU.

Celle-ci aura été une des publications expérimentales les plus importantes du vingtième siècle, intégralement rééditée dans les années deux mille sous forme d'un luxueux coffret au format d'un 33 tours, avec force fac-similés de documents d'époque. De Raoul Haussmann à William S. Burroughs, en passant – notamment – par Brion Gysin, Bob Cobbing, François Dufrêne, Gil J. Wolman, Ake Hodell, Sten Hanson, Paul de Vree ou Charles

Amirkhanian, sa politique esthétique aura constamment été fidèle au manifeste en forme de lettre ouverte qu'Henri Chopin adressa en 1967, selon ses propres termes, « aux musiciens aphones ». Il y écrivait, en introduction: « La poésie sonore appartient à des microparticules vocales, plutôt qu'au verbe que nous connaissons, en ce qui concerne l'art de la voix et de la bouche, et cet art se codifie mieux par des machines, par l'électricité, aussi par les mathématiques, que par les moyens de l'écriture. » Avant de conclure: « Nous avons fait basculer l'écriture dans le son verbal, nous l'avons en quelque sorte abolie, en donnant au langage une vigueur qu'il avait perdue, depuis la perte de l'oralité; nous avons aboli les velléitaires de l'écriture, ce qui veut dire qu'au-delà d'elle il y a l'oralité, la voix, toutes ces infinies particules. »

À écouter aujourd'hui ces audio-poèmes réalisés de part et d'autre de l'Atlantique, il apparaît évident, outre qu'ils émergent des sources les plus profondes du langage, qu'ils n'auraient pas été aussi beaux sans l'apport des technologies d'enregistrement, pourtant le plus souvent encore très primitives. Comme si ce qui a été tenté là l'avait été *aussi* pour et par l'enregistreur. Car c'est avec ce dernier, et pas seulement par la bouche, que les poètes sonores s'adressèrent ici à nos oreilles, comme en témoignent de nombreux sons parasites analogiques merveilleusement intégrés.

Que certains psalmodient tels des chamans en transe ou que d'autres explorent le grain et la tessiture de la voix à partir de subtils bruitages, cette revue sonore met en évidence, non pas un groupe d'artistes élitistes, mais un mouvement international extrêmement varié, constitué par ceux que Chopin appelle joliment de « Fabuleux Indépendants ». C'est-à-dire des hommes pour qui la poésie est un brasier vivant à partir duquel l'on donne des coups de boutoir jusqu'à ce que le langage courant flanche, afin de le remplacer par des sons autrement plus jouissifs.



